

LE PERSONNAGE DE ROMAN

LA NOTION DE TYPE (la qualification sociale)

Longtemps c'est l'action qui était centrale dans le roman, puis lorsque le personnage a pris de l'importance, il est celui qui perçoit, et aussi déchiffre le monde qui l'entoure, lui donne un sens, mais aussi l'infléchit, le façonne.

On a ainsi des héros qui regardent le monde (Julien Sorel), d'autres qui y agissent d'abord (Fabrice del Dongo), d'autres encore qui le plient à leurs désirs et à leur volonté, et d'autres qui le subissent.

C'est ainsi qu'on peut déterminer des dominantes :

Le personnage qui d'abord ressent (parfois jusqu'à l'impuissance) : l conscience douloureuse ou la conscience exalté,

- Le personnage qui subit un monde trop fort pour lui : Zola
- Le personnage qui agit dans le monde ou cherche à y agir, à y trouver une place (Lucien de Rubempré)
- Le personnage qui parle (et qui donc exprime la relation à l'autre)
- Le personnage qui apprécie, évalue, et qui profère un jugement sur le monde qui l'entoure (Julien Sorel)

On obtient des types : le calculateur, le perfide, le salop, la crapule, l'impuissant, l'incapable, le manipulateur, le bavard, l'ambitieux, le déchiré, l'exalté (ces moments d'exaltation sont particulièrement révélateurs). Une combinatoire invraisemblable tant est grande la palette des émotions que peut ressentir un personnage.

L'indignation, le dégoût, le mépris, la pitié, la révolte, l'indifférence, la lassitude

Mais ces moments sont-ils accidentels ou essentiels au personnage ?

Deux pôles, le personnage désenchanté, le personnage exalté énergique. Celui pour qui la vie est une aventure.

Le personnage marqué par une vocation : la vengeance pour Monte Christo, pour le héros de Colomba. Ou pour Dalbiez de Balzac.

Ils sont au cœur du monde, mais avec déjà quelque chose qui les prédisposent à l'échec, à la réussite, à l'amour (Fabrice).

Une tentative de s'expliquer de se faire comprendre, le cérébral (Félix de Vandenesse, tentative qui lui coûte cher)

Ou Dominique : désenchanté, mais assumé. Un désenchantement assumé.

- L'expression d'une volonté : le vouloir-vivre, le vouloir-être, le vouloir-se dépasser,
- L'expression d'une sensibilité : les états d'âme (le paysage intérieur et extérieur Zola)
- L'expression d'une liberté : la quête de cette liberté, l'affranchissement familial (Fabrice et la comtesse)

Tourné vers le passé, dans le présent, ou vers l'avenir (Dominique être du passé)

- Les hommes sans avenir
- Les êtres du présent (Fabrice)

Le personnage atemporel : Gracq, Poe,

Il est difficile d'établir un inventaire exhaustif, mais ce sont des pistes...



TEXTES

Texte 1

Zola est coutumier de ces portraits de femme un peu primitives, charnelles, animales. Flore dans la bête humaine, la belle charcutière dans le Ventre de Paris. Ici, Désirée incarne ce type de « femelle », de « belle bête » sommaire qui embarrasserait presque et qui relève de l'imaginaire masculin.

A seize ans, lorsque la puberté était venue, Désirée n'avait point eu les vertiges ni les nausées des autres filles.

Elle prit une carrure de femme faite, se porta mieux, fit éclater ses robes sous l'épanouissement splendide de sa chair. Dès lors, elle eut cette taille ronde qui roulait librement, ces membres largement assis de statue antique, toute cette poussée d'animal vigoureux. On eût dit qu'elle tenait au terreau de sa basse-cour, qu'elle suçait la sève par ses fortes jambes, blanches et solides comme de jeunes arbres. Et, dans cette plénitude, pas un désir charnel ne monta. Elle trouva une satisfaction continue à sentir autour d'elle un pullulement. Des tas de fumier, des bêtes accouplées, se dégageait un flot de génération, au milieu duquel elle goûtait les joies de la fécondité. Quelque chose d'elle se contentait dans la ponte des poules; elle portait ses lapines au mâle, avec des rires de belle fille calmée; elle éprouvait des bonheurs de femme grosse à traire sa chèvre. Rien n'était plus sain. Elle s'emplissait innocemment de l'odeur, de la chaleur de la vie. Aucune curiosité dépravée ne la poussait à ce souci de la reproduction, en face des coqs battant des ailes, des femelles en couches, du bouc empoisonnant l'étroite écurie. Elle gardait sa tranquillité de belle bête, son regard clair, vide de pensées, heureuse de voir son petit monde se multiplier, ressentant un agrandissement de son propre corps, fécondée, identifiée à ce point avec toutes ces mères, qu'elle était comme la mère commune, la mère naturelle, laissant tomber de ses doigts, sans un frisson, une sueur d'engendrement.

Depuis que Désirée était aux Artaud, elle passait ses journées en pleine béatitude. Enfin, elle contentait le rêve de son existence, le seul désir qui l'eût tourmentée, au milieu de sa puérité de faible d'esprit. Elle possédait une basse-cour, un trou qu'on lui abandonnait, où elle pouvait faire pousser des bêtes à sa guise. Dès lors, elle s'enterra là, bâtissant elle-même des cabanes pour les lapins, creusant la mare aux canards, tapant des clous, apportant de la paille, ne tolérant pas qu'on l'aidât.

Emile Zola, La faute de l'abbé Mouret

Texte 2 L'expression des préjugés

Souvent nous rencontrons les sœurs de Bloch que j'étais obligé de saluer depuis que j'avais dîné chez leur père. Mes amis ne les connaissaient pas. «On ne me permet pas de jouer avec des israélites», disait Albertine. La façon dont elle prononçait israélite au lieu d'izraélite aurait suffi à indiquer, même si on n'avait pas entendu le commencement de la phrase, que ce n'était pas de sentiments de sympathie envers le peuple élu qu'étaient animées ces jeunes bourgeoises, de familles dévotes, et qui devaient croire aisément que les juifs égorgeaient les enfants chrétiens. «Du reste, elles ont un sale genre, vos amies», me disait Andrée avec un sourire qui signifiait qu'elle savait bien que ce n'était pas mes amies. «Comme tout ce qui touche à la tribu», répondait Albertine sur le ton sentencieux d'une personne d'expérience. A vrai dire les sœurs de Bloch, à la fois trop habillées et à demi-nues, l'air languissant, hardi, fastueux et souillon ne produisaient pas une impression excellente. Et une de leurs cousines qui n'avait que quinze ans scandalisait le casino par l'admiration qu'elle affichait pour Mlle

Léa, dont M. Bloch père prisait très fort le talent d'actrice, mais que son goût ne passait pas pour porter surtout du côté des messieurs.

Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*

Texte 3

En quoi peut-on dire qu'il y a un portrait dans ce texte ?

C'était cela un pays riche, mal organisé et mal gouverné; ma mère le savait comme tout paysan roumain. Dans ses longues années de vie errante, d'un bout à l'autre de la Valachie, elle avait eu mille et mille fois l'occasion de constater combien misérable était l'existence de ces habitants qui, éloignés de toute rivière et trop pauvres pour pouvoir se payer de la viande, ne vivaient que de mamaliga et de légumes~, cependant que des millions de kilos de poissons gisaient, s'abîmaient et devenaient inutilisables tout le long de ces centaines de kilomètres que parcourent le Danube, ses bras et ses affluents. Mais comment transporter cette manne céleste, quand les trois quarts du pays manquent de communications, aujourd'hui comme il y a mille ans? Alors elle eut une idée, qu'elle se mit à réaliser sans nous en faire part s'astreignant à des économies surnoises, nous gavant de poisson et rien que de poisson, rarement un peu de polenta, encore plus rarement un bout de pain, toute une année durant, elle réussit à amasser cent francs, qui lui permirent d'acheter, d'occasion, une rosse avec sa carriole à quatre roues, toutes deux chancelantes, prêtes à s'effondrer.

Les chardons du Baragan, Panaït Istrati

LES DEBUTS DE ROMAN : LES INCIPITS

Le début d'un roman est particulièrement décisif. Il faut donner envie au lecteur de continuer, lui donner des éléments pour qu'il situe l'histoire, le contexte, la nature de l'action. Parfois on peut d'emblée introduire un personnage, principal ou pas.

1

Jean, ce matin-là, un semoir de toile bleue noué sur le ventre, en tenait la poche ouverte de la main gauche, et de la droite, tous les trois pas, il y prenait une poignée de blé, que d'un geste, à la volée, il jetait. Ses gros souliers trouaient et emportaient la terre grasse, dans le balancement cadencé de son corps ; tandis que, à chaque jet au milieu de la semence blonde toujours volante, on voyait luire les deux galons rouges d'une veste d'ordonnance, qu'il achevait d'user. Seul, en avant, il marchait, l'air grandi ; et, derrière, pour enfouir le grain, une herse roulait lentement, attelée de deux chevaux, qu'un charretier poussait à longs coups de fouet réguliers, claquant au-dessus de leurs oreilles.

La parcelle de terre, d'une cinquantaine d'ares à peine, au lieu dit des Cornailles, était si peu importante, que M. Hourdequin, le maître de la Borderie, n'avait pas voulu y envoyer le semoir mécanique, occupé ailleurs. Jean, qui remontait la pièce du midi au nord, avait justement devant lui, à deux kilomètres, les bâtiments de la ferme. Arrivé au bout du sillon, il leva les yeux, regarda sans voir, en soufflant une minute.

Emile Zola, *La terre (incipit)*

2

Il avait six pieds, moins un ou deux pouces, peut-être ; solidement bâti, il s'avancait droit sur vous, les épaules légèrement voûtées et la tête en avant, avec un regard fixe venu d'en dessous, comme un taureau qui va charger. Sa voix était profonde et forte, et son attitude trahissait une sorte de hauteur morose, qui n'avait pourtant rien d'agressif. On aurait dit d'une réserve qu'il s'imposait à lui-même autant qu'il l'opposait aux autres. D'une impeccable netteté, et toujours vêtu, des souliers au chapeau, de blanc immaculé, il était très populaire dans les divers ports d'Orient, où il exerçait son métier de commis maritime chez les fournisseurs de navires.

On n'exige du commis maritime aucune espèce d'examen, en aucune matière, mais il doit posséder la théorie du Débrouillage, et savoir, mieux encore, en donner la démonstration pratique.

Joseph Conrad, *Lord Jim*, Chapitre premier

Gundermann venait d'entrer, le banquier roi, le maître de la Bourse et du monde, un homme de soixante ans, dont l'énorme tête chauve, au nez épais, aux yeux ronds, à fleur de tête, exprimait un entêtement et une fatigue immenses. Jamais il n'allait à la Bourse, affectant même de n'y pas envoyer de représentant officiel ; jamais non plus il ne déjeunait dans un lieu public. Seulement, de loin en loin, il lui arrivait, comme ce jour-là, de se montrer au restaurant Champeaux, où il s'asseyait à une des tables pour se faire simplement servir un verre d'eau de Vichy, sur une assiette. Souffrant depuis vingt ans d'une maladie d'estomac, il ne se nourrissait absolument que de lait.

Tout de suite, le personnel fut en l'air pour apporter le verre d'eau, et tous les convives présents s'aplatirent. Moser, l'air anéanti, contemplait cet homme qui savait les secrets, qui faisait à son gré la hausse ou la baisse, comme Dieu fait le tonnerre. Pillerault lui-même le saluait, n'ayant foi qu'en la force irrésistible du milliard. Il était midi et demi, et Mazaud, qui lâchait vivement Amadiou, revint, se courba devant le banquier, dont il avait parfois l'honneur de recevoir un ordre. Beaucoup de boursiers étaient ainsi en train de partir, qui restèrent debout, entourant le dieu, lui faisant une cour d'échines respectueuses, au milieu de la débandade des nappes salies ; et ils le regardaient avec vénération prendre le verre d'eau, d'une main tremblante, et le porter à ses lèvres décolorées.

Autrefois, dans les spéculations sur les terrains de la plaine Monceau ; Saccard avait eu des discussions, toute une brouille même avec Gundermann. Ils ne pouvaient s'entendre, l'un passionné et jouisseur, l'autre sobre et d'une froide logique. Aussi le premier, dans sa colère, exaspéré encore par cette entrée triomphale, s'en allait-il, lorsque l'autre l'appela.

" Dites donc, mon bon ami, est-ce vrai ? vous les affaires... Ma foi, vous faites bien, ça vaut mieux. "

Ce fut, pour Saccard, un coup de fouet en plein visage.

Emile Zola, *L'argent*

LA QUALIFICATION DU PERSONNAGE

Pour vous aider à comprendre :

Ce qu'on appelle la condition humaine est un ensemble de déterminismes, de conditionnements. L'homme est marqué par les conditions dans lesquelles il naît et vit, par son ascendance, qui déjà détermine ses possibilités d'ascension sociale. Ce qu'on appelle aujourd'hui la mobilité sociale, n'a pas toujours existé. Aucune société n'est parfaite et les possédants défendent leurs possessions, leurs privilèges, leurs droits particuliers. Au cœur de cette réalité se trouve la notion philosophique de justice, de droit et de droits, et les problématiques liées à la loi.

Le roman met en scène certaines de ces problématiques : la difficulté de se faire une place dans toute société, et d'intégrer un milieu lorsqu'on n'en est pas issu, la difficulté de vivre aussi, les conditions plus ou moins difficiles. Au cœur de ces questions se trouve ce qu'on appelle le « déterminisme » .

On distingue par commodité trois types de déterminisme.

Le déterminisme **social**. Il est aujourd'hui une tendance dominante qui consiste à penser que là d'où on vient on ne peut en sortir. L'idée d'un « ascenseur social », de passerelle, d'ascension sociale traduit que l'homme n'est pas enfermée dans une classe sociale, mais elle traduit aussi les forces, les immobilismes, les raideurs des différentes strates, classes, de la société à laquelle il appartient. Ce sont donc les notions de justice, de mérite et d'égalité qui sont en jeux.

Le roman met souvent en scène l'ascension réussie ou ratée d'un jeune homme plein d'espérance et d'illusions.

C'est ainsi que cette notion fait jaillir des « types » : celui du riche, du pauvre, la comtesse ruinée, etc... elle renvoie à la notion de classe sociale, en sachant que cette notion apparaît à un moment précis de l'histoire.

Zola par exemple décrit le monde ouvrier. Balzac décrit la noblesse et la bourgeoisie. Hugo décrit les « Misérables ».

Le déterminisme peut aussi être **psychologique** : le cupide, l'avare, l'intéressé, le niais, l'ambitieux (qui peut-être bon ou mauvais)

Enfin, la qualification du personnage peut être **morale** : le mauvais, le bon.

Voire **politique** : sous la Restauration, le bonapartiste, le révolutionnaire...

Mais il est une qualification plus délicate : celle de la laideur et de la beauté. Le personnage se qualifie aussi selon ses qualités plastiques et esthétiques. Il est beau ou laid.

EXERCICES

Texte 1

Le lendemain, à la nuit tombante, elle reçut la visite du sieur Lheureux, marchand de nouveautés. C'était un homme habile que ce boutiquier.

Né Gascon, mais devenu Normand, il doublait sa façon de méridionale de cautele cachoise. Sa figure grasse, molle et sans barbe, semblait teinte par une décoction de réglisse claire, et sa chevelure blanche rendait plus vif encore l'éclat rude de ses petits yeux noirs. On ignorait ce qu'il avait été jadis : porteballe, disaient les uns, banquier à Routot, selon les autres. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il faisait, de tête, des calculs compliqués à effrayer Binet lui-même. Poli jusqu'à l'obséquiosité, il se tenait toujours les reins à demi courbés, dans la position de quelqu'un qui salue ou qui invite.

Après avoir laissé à la porte son chapeau garni d'un crêpe, il posa sur la table un carton vert, et commença par se plaindre à Madame, avec force civilités, d'être resté jusqu'à ce jour sans obtenir sa confiance. Une pauvre boutique comme la sienne n'était pas faite pour attirer une *élégante* ; il appuya sur le mot. Elle n'avait pourtant qu'à commander, et il se chargerait de lui fournir ce qu'elle voudrait, tant en mercerie que lingerie, bonneterie ou nouveautés ; car il allait à la ville quatre fois par mois, régulièrement. Il était en relation avec les plus fortes maisons. On pouvait parler de lui aux *Trois Frères*, à la *Barbe d'Or* ou au *Grand Sauvage*, tous ces messieurs le connaissaient comme leur poche ! Aujourd'hui donc, il venait montrer à Madame, en passant, différents articles qu'il se trouvait avoir, grâce à une occasion des plus rares. Et il retira de la boîte une demi-douzaine de cols brodés.

Gustave Flaubert, Mme Bovary

Texte 2

Dans une large glace, en face, il venait d'apercevoir son image ; et elle l'avait surpris. L'âge ne mordait pas sur sa petite personne, ses cinquante ans n'en paraissaient guère que trente-huit, il gardait une maigreur, une vivacité *de jeune homme*. Même, avec les années, son visage noir et creusé de marionnette, au nez pointu, aux minces yeux luisants, s'était comme arrangé, avait pris le charme de cette *jeunesse persistante*, si souple, si active, les cheveux touffus encore, sans un fil blanc. Et, invinciblement, il se rappelait son arrivée à Paris, au lendemain du coup d'État, le soir d'hiver où il était *tombé sur le pavé*, les *poches vides*, *affamé*, ayant toute une rage d'appétits à satisfaire. Ah ! cette première course à travers les rues, lorsque, avant même de défaire sa malle, il avait eu le besoin de se lancer par la ville, avec ses bottes éculées, son paletot graisseux, pour la conquérir ! Depuis cette soirée, il était souvent monté très haut, un *fleuve de millions* avait coulé entre ses mains, sans que jamais il eût possédé *la fortune* en esclave, ainsi qu'une chose à soi, dont on dispose, qu'on tient sous clef, vivante, matérielle. Toujours le mensonge, la fiction avait habité *ses caisses*, que des trous inconnus semblaient vider *de leur or*. Puis, voilà qu'il se retrouvait sur le pavé, comme à l'époque lointaine du départ, aussi jeune, aussi affamé, inassouvi toujours, torturé du même besoin de jouissances et de conquêtes. Il avait goûté à tout, et il ne s'était pas rassasié, n'ayant pas eu l'occasion ni le temps, croyait-il, de mordre assez profondément dans les personnes et dans les choses. A cette heure, il se sentait cette misère d'être, *sur le pavé*, moins qu'un débutant, qu'aurait soutenu l'illusion et l'espoir. Et une fièvre le prenait de tout recommencer pour tout reconquérir, de monter plus haut qu'il n'était jamais monté, de poser enfin le pied sur la cité conquise. Non plus la *richesse menteuse* de la façade, mais l'édifice solide de la fortune, la *vraie royauté de l'or trônant* sur des *sacs pleins* !

Emile Zola, L'argent

Il s'agit ici d'un type particulier, l'ambitieux ; de l'avidité de pouvoir et de prestige. On commence par un portrait physique, qui n'est qu'un prétexte pour donner au lecteur des éléments sur l'âge du personnage. Venu à Paris quelques années plutôt, le personnage dont nous ignorons le nom a connu des hauts et des bas. La faim de regagner une situation, voilà ce qui domine le texte. Saccard a connu la fortune, et aspire à la retrouver. Cette aspiration à une puissance impériale, et c'est cela qui domine le texte, cette avidité, cette faim, faim de jouissance, de pouvoir, d'argent, de domination (poser le pied sur la cité conquise).

Le texte est fondé sur une antithèse entre avant et aujourd'hui : jeune sur le pavé, aujourd'hui sur le pavé mais avec entre les deux moments la connaissance de ce la fortune.

Texte 3

Chez ceux-ci encore, il sentit la froideur, l'hostilité presque. Pillerault pourtant, très grand, très maigre, avec des gestes saccadés et un nez en lame de sabre, dans un visage osseux de chevalier errant, avait d'habitude la familiarité d'un **joueur** qui érigeait en principe le casse-cou, déclarant qu'il culbutait dans des **catastrophes**, chaque fois qu'il s'appliquait à réfléchir. Il était d'une nature exubérante de haussier, toujours tourné à la victoire, tandis que Moser, au contraire, de taille courte, le teint jaune, ravagé par une maladie de foie, se lamentait sans cesse, en proie à de continuelles craintes de **cataclysmes**. Quant à Salmon, un très bel homme luttant contre la cinquantaine, étalant une barbe superbe, d'un noir d'encre, il passait pour un gaillard extraordinairement fort. Jamais il ne parlait, il ne répondait que par des sourires, on ne savait dans quel sens **il jouait, ni même s'il jouait** ; et sa façon d'écouter impressionnait tellement Moser, que souvent celui-ci, après lui avoir fait une confidence, courait changer un ordre, démonté par son silence.

Dans cette indifférence qu'on lui témoignait, Saccard était resté les regards fiévreux et provocants, achevant le tour de la salle. Et il n'échangea plus un signe de tête qu'avec un grand jeune homme, assis à trois tables de distance, le beau Sabatani, un Levantin, à la face longue et brune, qu'éclairaient des yeux noirs magnifiques, mais qu'une bouche mauvaise, inquiétante, gâtait. L'amabilité de ce garçon acheva de l'irriter : quelque exécuté d'une **Bourse** étrangère, un de ces gaillards mystérieux aimé des femmes, tombé depuis le dernier automne **sur le marché**, qu'il avait déjà vu à l'œuvre comme prête-nom dans un **désastre de banque**, et qui peu à peu conquérait la confiance de la corbeille et de la coulisse, par beaucoup de correction et une bonne grâce infatigable, même pour les plus tarés.

Un garçon était debout devant Saccard.

" Qu'est-ce que monsieur prend ?

Emile Zola, *L'argent*

Zola veut montrer que Saccard est entouré d'ennemis, d'hommes qui ne le connaissent plus, l'ignorent ou le rejettent. Toute une société se dresse en face de lui, une société de loups et surtout de joueurs. Pillerault joue en casse-cou, Salmon joue dans le silence, en taciturne. Moser a toujours peur des déroutes boursières. Et Sabatani est un séducteur. En même temps que ces quatre hommes, qui se dessinent sous les yeux de Saccard, le lecteur voit aussi le milieu de la spéculation boursière, jeu dur, cruel, silencieux, où chacun se manifeste selon des modalités typiques.

Texte 4 Emile Zola, *L'œuvre*

Il était petit, maigre, la figure osseuse, déjà creusée de rides à vingt-sept ans ; ses cheveux de crin noir s'embroussaillaient sur un front très bas ; et, dans ce masque jaune, d'une laideur féroce, s'ouvraient des yeux d'enfant, clairs et vides, qui souriaient avec une puérilité charmante. Fils d'un tailleur de pierres de Plassans, il avait remporté là-bas de grands succès, aux concours du Musée ; puis, il était venu à Paris comme lauréat de la ville, avec la pension de huit cents francs, qu'elle servait pendant quatre années. Mais à Paris, il avait vécu dépaycé, sans défense, ratant l'École des Beaux-arts, mangeant sa pension à ne rien faire ; si bien que, au bout des quatre ans, il s'était vu forcé, pour vivre, de se mettre aux gages d'un marchand de bons dieux, où il grattait dix heures par jour des Saint-Joseph, des Saint-Roch, des Madeleine, tout le calendrier des paroisses. Depuis six mois seulement, **l'ambition** l'avait repris, en retrouvant des camarades de Provence, des gaillards dont il était l'aîné, connus autrefois chez tata Giraud, un pensionnat de mioches, devenus aujourd'hui de farouches révolutionnaires ; et cette **ambition** tournait au **gigantesque**, dans cette fréquentation d'artistes **passionnés**, qui lui troublaient la cervelle avec l'**emportement** de leurs théories.

« Fichtre ! , dit Claude, quel morceau ! » Le sculpteur, ravi, tira sur sa pipe, lâcha un nuage de fumée. « Hein ! n'est-ce pas ?... Je vais leur en coller, de la chair, et de la vraie, pas du saindoux comme ils en font !

— C'est une baigneuse ? demanda Sandoz.

— Non, je lui mettrai des pampres... Une bacchante, tu comprends ! ».

Ici, non seulement se dessine un portrait physique mais aussi tout un passé. On sait que Claude est né à Plassans (en fait Aix en Provence), et qu'il a déjà quelques années parisiennes au cours desquelles il n'a pas percé.

Jeune encore certes, mais plus assez pour ne pas avoir perdu quelques illusions.

Seul le visage est décrit, laid, sauf les yeux ou plutôt le regard.

Lorsqu'on découvre Claude, il a déjà un passé de peintre presque raté, mais qui se reprend. Déjà un destin peut s'annoncer. Celui d'une réussite improbable...

LA CARACTERISATION MORALE : Portraits de crapules

Victor HUGO, *Les Misérables*, 2ème partie, livre troisième, 1862.

[*Fantine, la mère de Cosette, a confié sa fille au couple Thénardier. Voici le portrait de madame Thénardier.*]

On n'a encore aperçu dans ce livre les Thénardier que de profil ; le moment est venu de tourner autour de ce couple et de le regarder sous toutes ses faces.

Thénardier venait de dépasser ses cinquante ans ; madame Thénardier touchait à la quarantaine, qui est la cinquantaine de la femme ; de façon qu'il y avait équilibre d'âge entre la femme et le mari.

Les lecteurs ont peut-être, dès sa première apparition, conservé quelque souvenir de cette Thénardier grande, blonde, rouge, grasse, charnue, carrée, énorme et agile ; elle tenait, nous l'avons dit, de la race de ces sauvagesses colosses qui se cambrent dans les foires avec des pavés pendus à leur chevelure. Elle faisait tout dans le logis, les lits, les chambres, la lessive, la cuisine, la pluie, le beau temps, le diable. Elle avait pour tout domestique Cosette ; une souris au service d'un éléphant. Tout tremblait au son de sa voix, les vitres, les meubles et les gens. Son large visage, criblé de taches de rousseur, avait l'aspect d'une écumoire. Elle avait de la barbe. C'était l'idéal d'un fort de la halle¹ habillé en fille. Elle jurait splendidement ; elle se vantait de casser une noix d'un coup de poing. Sans les romans qu'elle avait lus, et qui, par moments, faisaient bizarrement reparaître la mijaurée² sous l'ogresse, jamais l'idée ne fût venue à personne de dire d'elle : c'est une femme. Cette Thénardier était comme le produit de la greffe d'une donzelle sur une poissarde³. Quand on l'entendait parler, on disait : c'est un gendarme ; quand on la regardait boire, on disait : c'est un charretier ; quand on la voyait manier Cosette, on disait : c'est le bourreau. Au repos, il lui sortait de la bouche une dent.

1. fort de la halle : homme d'une grande force physique qui portait les fardeaux dans les Halles de Paris. 2. mijaurée : femme ou jeune fille dont les manières sont excessives et ridicules. 3. poissarde ; marchande de la halle, au langage grossier.

Texte B Eugène Sue, *Les Mystères de Paris* (1842-1843)

L'ogresse s'appelle la mère Ponisse ; sa triple profession consiste à loger, à tenir un cabaret, et à louer des vêtements aux misérables créatures qui pullulent dans ces rues immondes.

L'ogresse a quarante ans environ. Elle est grande, robuste, corpulente, haute en couleur et quelque peu barbue. Sa voix raque, virile, ses gros bras, ses larges mains, annoncent une force peu commune ; elle porte sur son bonnet un vieux foulard rouge et jaune ; un châle de poil de lapin se croise sur sa poitrine et se noue derrière son dos ; sa robe de laine verte laisse voir des sabots noirs souvent incendiés par sa chaufferette ; enfin le teint de l'ogresse est cuivré, enflammé par l'abus des liqueurs fortes.

S'entraîner au baccalauréat : la laideur

Texte A Victor Hugo, *Notre Dame de Paris*

Texte B Victor Hugo, *Les Misérables*

La fonction symbolique du portrait, la fonction esthétique

Victor Hugo, *Notre Dame de Paris*

C'était une merveilleuse grimace, en effet, que celle qui rayonnait en ce moment au trou de la rosace. Après toutes les figures pentagones, hexagones et hétéroclites qui s'étaient succédé à cette lucarne sans réaliser cet idéal du grotesque qui s'était construit dans les imaginations exaltées par l'orgie, il ne fallait rien moins, pour enlever les suffrages, que la grimace sublime qui venait d'éblouir l'assemblée. Maître Coppenole lui-même applaudit ; et Clopin Trouillefou, qui

avait concouru, et Dieu sait quelle intensité de laideur son visage pouvait atteindre, s'avoua vaincu. Nous ferons de même. Nous n'essaierons pas de donner au lecteur une idée de ce nez tétraèdre, de cette bouche en fer à cheval, de ce petit œil gauche obstrué d'un sourcil roux en broussailles tandis que l'œil droit disparaissait entièrement sous une énorme verrue, de ces dents désordonnées, ébréchées çà et là, comme les créneaux d'une forteresse, de cette lèvre calleuse sur laquelle une de ces dents empiétait comme la défense d'un éléphant, de ce menton fourchu, et surtout de la physionomie répandue sur tout cela, de ce mélange de malice, d'étonnement et de tristesse. Qu'on rêve, si l'on peut, cet ensemble.

L'acclamation fut unanime. On se précipita vers la chapelle. On en fit sortir en triomphe le bienheureux pape des fous. Mais c'est alors que la surprise et l'admiration furent à leur comble. La grimace était son visage.

Ou plutôt toute sa personne était une grimace. Une grosse tête hérissée de cheveux roux; entre les deux épaules une bosse énorme dont le contre-coup se faisait sentir par devant; un système de cuisses et de jambes si étrangement fourvoyées qu'elles ne pouvaient se toucher que par les genoux, et, vues de face, ressemblaient à deux croissants de faucilles qui se rejoignent par la poignée; de larges pieds, des mains monstrueuses; et, avec toute cette difformité, je ne sais quelle allure redoutable de vigueur, d'agilité et de courage; étrange exception à la règle éternelle qui veut que la force, comme la beauté, résulte de l'harmonie. Tel était le pape que les fous venaient de se donner.

On eût dit un géant brisé et mal ressoude.

Quand cette espèce de cyclope parut sur le seuil de la chapelle, immobile, trapu, et presque aussi large que haut, *carré par la base*, comme dit un grand homme, à son surtout mi-parti rouge et violet, semé de campanilles d'argent, et surtout à la perfection de sa laideur, la populace le reconnut sur-le-champ, et s'écria d'une voix:

- C'est Quasimodo, le sonneur de cloches! c'est Quasimodo, le bossu de Notre-Dame! Quasimodo le borgne! Quasimodo le bancal! Noël! Noël!

Texte B *Le Nain noir*, Walter Scott

L'être auquel il s'adressait se tournant de son côté, en jetant sur lui des regards égarés, changea de posture et se fit voir dans toute sa difformité. Sa tête était d'une grosseur peu commune ; ses cheveux crépus étaient en partie blanchis par l'âge ; d'épais sourcils, qui se joignaient ensemble, couvraient de petits yeux noirs et perçants qui, enfoncés dans leur orbite, roulaient d'un air farouche, et semblaient indiquer l'aliénation d'esprit. Ses traits étaient durs et sauvages, et il avait dans sa physionomie cette expression particulière qu'on remarque si souvent dans les personnes contrefaites, avec ce caractère lourd et dur qu'un peintre donnerait aux géants des vieux romans. Son corps large et carré, comme celui d'un homme de moyenne taille, était porté sur deux grands pieds ; mais la nature semblait avoir oublié les jambes et les cuisses, car elles étaient si courtes, que son vêtement les cachait tout-à-fait. Ses bras, d'une longueur démesurée, se terminaient par deux mains larges, musclées et horriblement velues. On eût dit que la nature avait d'abord destiné ces membres à la création d'un géant, pour les donner ensuite, dans son caprice, à la personne d'un nain. Son habit, espèce de tunique d'un gros drap brun, ressemblait au froc d'un moine, et il était assujéti sur son corps par une ceinture de cuir ; enfin sa tête était couverte d'un bonnet de peau de blaireau ou de toute autre fourrure, qui ajoutait à l'aspect grotesque de son extérieur, et couvrait en partie son visage dont l'expression habituelle était celle d'une sombre et farouche misanthropie.

Ce Nain extraordinaire regardait en silence les deux jeunes gens d'un air d'humeur et de mécontentement. Earnscliff, voulant lui inspirer plus de douceur, lui dit : – Vous vous êtes donné une tâche fatigante, mon cher ami, permettez-nous de vous aider.

I- Après avoir pris connaissance de l'ensemble des textes, vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points) :

Le personnage central de chacun de ces textes est-il antipathique ? Vous justifierez votre réponse en vous appuyant sur quelques exemples précis.

Dissertation

La laideur suscitent-elles nécessairement le rejet du lecteur ? Vous répondrez à cette question dans un développement composé en vous appuyant sur les textes du corpus, sur vos lectures personnelles, ainsi que sur les œuvres étudiées en classe.

Et la beauté

Mais la qualification permet aussi une critique sociale

L'art du portrait chez Flaubert

Alors on vit descendre du carrosse un monsieur vêtu d'un habit court à broderie d'argent, chauve sur le front, portant toupet à l'occiput, ayant le teint blafard et l'apparence des plus bénignes. Ses deux yeux, fort gros et couverts de paupières épaisses, se fermaient à demi pour considérer la multitude, en même temps qu'il levait son nez pointu et faisait sourire sa bouche rentrée. Il reconnut le maire à son écharpe, et lui exposa que M. le préfet n'avait pu venir. Il était, lui, un conseiller de préfecture, puis il ajouta quelques excuses. Tuvache y répondit par des civilités, l'autre s'avoua confus ; et ils restaient ainsi, face à face, et leurs fronts se touchant presque, avec les membres du jury tout alentour, le conseil municipal, les notables, la garde nationale et la foule. M. le conseiller, appuyant contre sa poitrine son petit tricorne noir, réitérait ses salutations, tandis que vache, courbé comme un arc, souriait aussi, bégayait, cherchait ses phrases, protestait de son dévouement à la monarchie, et de l'honneur que l'on faisait à Yonville.

Madame Bovary, Chap. VIII

Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains, à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire et à force d'avoir servi, elles restaient entrouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse ; et intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi la foule la poussait et pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude.

Gustave Flaubert, Mme Bovary